

ALAIN CLAUDE
SULZER

Un garçon parfait

roman traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann

Extrait de la publication

**Jacqueline
Chambon**

PRÉSENTATION

Ernest travaille dans le restaurant d'un palace à Giessbach, en Suisse. C'est un garçon parfait, aussi strict dans le travail que dans la vie. Mais cette dignité imperturbable cache la blessure jamais guérie de la violente passion qu'il a connue pour Jacob, un garçon parfait comme lui, Jacob qui l'a abandonné pour suivre en Amérique Julius Klinger, le grand écrivain allemand. C'était après 1933, dans ces années troublées où beaucoup de clients, fuyant l'Allemagne nazie, venaient trouver refuge, avant les rigueurs de l'exil, dans ce luxueux hôtel qui avait si souvent abrité leurs insouciantes villégiatures. Mais rien n'était plus pareil et Sulzer rend palpable la peur obscure qui hante désormais ces salons trop rassurants et tisse avec subtilité les fils des drames intimes et ceux de la tragédie historique. Il faudra la fin de la guerre et le retour d'exil de Klinger pour que s'affrontent deux mémoires dans l'ultime combat d'une rivalité amoureuse. C'est ce qui prête au roman une tension dramatique qui va crescendo et tient jusqu'au bout le lecteur en haleine.

ALAIN CLAUDE SULZER

Alain Claude Sulzer est né en 1953 et vit à Bâle. Il a publié plusieurs romans. *Un garçon parfait* est le premier à paraître en français.

Titre original :
Ein perfekter Kellner

© Edition Epoca AG, Zurich, 2004

© ACTES SUD, 2008
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02612-7

Alain Claude Sulzer

Un garçon parfait

*roman traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann*

Éditions **Jacqueline Chambon**

Séparé – qui le divisera ?

Divisé – ne se sépare pas.

Richard Wagner, *Le Crépuscule des dieux*

Le 15 septembre 1966, Ernest eut la surprise de recevoir une lettre en provenance de New York. Mais il n'avait personne à qui faire part de son sentiment. Ernest était seul, il n'avait personne à qui confier l'étonnement et la joie qu'il éprouvait de recevoir des nouvelles de son ami Jacob, cet ami qu'il n'avait pas revu depuis 1936. Le vœu le plus cher d'Ernest, voir Jacob revenir de ce lieu où il était parti trente ans auparavant, n'avait jamais été exaucé. Et voici qu'il se tenait devant la boîte aux lettres, la lettre de Jacob à la main. Il la tournait et la retournait et n'en finissait pas d'examiner le timbre, comme s'il avait voulu mémoriser le nombre de lignes qui l'oblitéraient, avant de glisser enfin l'enveloppe dans la poche intérieure de sa veste.

Ernest recevait rarement du courrier. Recevoir une lettre de Jacob, de Jacob qu'il avait complètement perdu de vue mais pas oublié, c'était plus qu'il n'aurait osé espérer au cours des dernières années. Jacob n'était pas mort ainsi qu'il l'avait quelquefois

craint, Jacob était en vie, Jacob vivait toujours en Amérique, Jacob avait écrit.

Durant toutes ces années, pas un jour ne s'était écoulé sans qu'Ernest ne pensât à Jacob. Il l'avait certes perdu de vue, mais il ne l'avait jamais rayé de sa mémoire. Le passé était enfermé dans le souvenir lointain de Jacob comme dans une armoire obscure. Le passé était précieux, mais l'armoire restait fermée.

Ernest passa rapidement sa serviette sur la nappe, les miettes s'envolèrent, aucune n'atterrit sur la robe de la jeune femme plongée dans une conversation, empreinte d'un embarras réciproque, avec un homme un peu plus âgé en costume bleu sombre, avec lequel, Ernest en était convaincu, elle se montrait ici pour la première fois en public. Ici, où Ernest faisait depuis seize ans partie intégrante d'un personnel par ailleurs en constante fluctuation, où il était le plus fiable de tous, jamais absent, jamais malade, où il avait vu passer au cours de toutes ces années un nombre incalculable de serveurs et de serveuses, de cuisiniers et d'aides cuisiniers, il était, à ce que l'on disait, et il n'avait rien contre le fait qu'on le dise, aussi solide qu'un rocher dans le ressac. C'était un homme impénétrable, de taille moyenne, d'âge incertain, aux manières irréprochables d'employé patient et prévoyant, presque un monsieur, un peu pâle, qui encaissait le pourboire avec une dignité imperturbable pour le conserver en lieu sûr.

Un homme qui ne cédait pas à la tentation de vivre au-dessus de ses moyens.

Il était une ombre lorsqu'il le fallait, et en même temps un observateur attentionné qui accourait au bon moment, attentif des pieds à la tête, vif d'esprit, ayant des connaissances plus que suffisantes des langues allemande, italienne, anglaise et, bien entendu, française, car il était français, ayant l'œil à tout, discret et omniprésent, un homme dont on savait peu de chose. Aucun client n'aurait eu l'idée de demander son nom de famille à monsieur Ernest. Il habitait un petit meublé de deux pièces, dont le loyer était de deux cent quatre-vingts francs suisses.

Ernest aimait être serveur, il n'avait jamais souhaité d'autre métier. A cet instant, il découvrit un minuscule point brillant sur la nuque humide de l'homme, à quelques millimètres à peine au-dessus du col; dégoûté mais sans le laisser paraître, il se détourna, l'air imperturbable. Quelque part, une main s'était levée, une voix réclamait "monsieur Ernest!" Ernest accourut, fit une petite courbette et commença à débarrasser la table. Le groupe, composé de deux couples, souhaitait reprendre du vin et du fromage. Un couple d'architectes en compagnie de jeunes amis qui lui étaient inconnus.

Cela faisait des années qu'il servait exclusivement dans la salle bleue, dans ce restaurant à flanc de montagne, qui se distinguait nettement de la salle de devant, perpétuellement enfumée, où se rencontraient des artistes et des étudiants, des jeunes gens,

des comédiens et leurs admirateurs, des buveurs de bière et de beaujolais. Aucun de ses supérieurs, pas même le chef en personne, n'aurait osé demander à Ernest de faire le service dans la salle brune, il était responsable uniquement de la salle bleue, la salle aux rideaux bleu clair, où l'on servait des repas tous les jours, sauf le dimanche, de sept heures à vingt-deux heures précises, pas une seconde plus tôt ni plus tard. Avant dix heures du soir, nul n'avait accès ici qui n'eût l'intention de prendre un repas. Monsieur Ernest lui-même pouvait en perdre son amabilité.

Monsieur Ernest faisait partie d'une catégorie en voie d'extinction, il le savait, mais il ne savait pas si ceux qu'il servait avec la *courtoisie* requise le savaient. Réfléchir à la question était en vérité une perte de temps. Mais il n'y avait pas que lui, eux aussi faisaient partie d'une catégorie en voie d'extinction, il ne savait pas s'ils le savaient, peut-être qu'ils sentaient simplement qu'ils vieillissaient peu à peu. N'être pas encore cacochymes les rassurait, ils n'étaient pas encore comme leurs vieux parents qui végétaient quelque part à la campagne ou en banlieue, là où l'on ne se donne la peine d'aller que le dimanche. Cette pensée passait par la tête d'Ernest alors qu'il partait commander le Château Léoville Poyferré 1953, quatre verres et *les fromages*, camembert et reblochon, nul autre fromage ne convenait mieux à ce vin. Dans ce pays aussi, les choses étaient en train changer, quoique sans doute à une allure

plus modérée qu'ailleurs. Il n'était pas aveugle, au contraire, il avait de bons yeux, ainsi qu'une excellente mémoire, et pas seulement pour retenir les commandes qu'il prenait.

Ernest s'épanouissait totalement dans sa profession. Il était parti de chez lui à seize ans. Il n'avait eu qu'une hâte, c'était de quitter le village, ses parents et ses frères et sœurs, qui, très tôt déjà, avaient découvert en lui quelque chose qui leur était étranger et qui les repoussait. Il s'installa à Strasbourg et devint serveur. Il aimait son métier, car celui-ci lui apportait la libération après laquelle il avait si longtemps soupiré, la liberté de faire et de penser ce qu'il lui plaisait sans être observé. Et cela n'avait jamais changé depuis son premier poste, trente-cinq ans auparavant. Il était libre. Il n'était pas riche, mais il était indépendant. Il ne savait pas si ses frères et sœurs étaient toujours en vie, il le supposait, ils n'avaient que quelques années de plus ou de moins que lui. Un jour, ils lui avaient fait savoir que son père était mort, quelques mois plus tard, ce fut la mère qui mourut, il ne répondit pas, il ne se rendit pas à l'enterrement. Leur image s'était effacée depuis longtemps. Il n'avait pas répondu à la lettre annonçant leur mort. Combien d'années cela faisait-il ?

Personne ne savait qui il était, personne ne s'y intéressait, personne ne se souciait de sa vie privée. Si les clients lui demandaient comment il allait, c'est que cela faisait partie des salutations d'usage. Comment allez-vous, répliquait-il alors, tout en prenant leur

manteau, une question qui aurait été inadmissible au Grand Hôtel, un serveur ne parle aux clients qu'à la demande expresse de ceux-ci, et de toute façon mieux vaut qu'il s'en abstienne. Mais un restaurant n'est pas un hôtel, de plus les temps avaient changé, on prêtait moins d'attention à l'étiquette.

Les clients du restaurant à flanc de montagne savaient seulement qu'il était alsacien, car cela s'entendait, mais on ne disait pas qu'il était alsacien, on disait qu'il était français, bien que son accent fût indéniablement germanique. Quel âge pouvait-il avoir ? Plus de quarante ans, moins de soixante, mais il faisait tellement partie de la salle de restaurant que l'on ne s'interrogeait pas plus sur son âge véritable que sur l'âge ou l'authenticité du mobilier qui avait toujours été là. Bien entendu, des copies de style Louis XV ou Louis-Philippe. Et lui-même sentait qu'il faisait partie de l'inventaire, ne connaissait-il pas chaque assiette, chaque fourchette, chaque couteau, chaque serviette, chaque irrégularité du parquet, chaque frange du tapis, chaque tableau, chaque vase ? Il était responsable de la décoration florale. Il avait le sens des belles choses, disait-on.

Il était indifférent aux jours de la semaine, ils passaient tandis qu'il travaillait, il travaillait tandis qu'ils passaient, chaque jour avait le même poids. Il prenait à peine garde aux saisons, au printemps il échangeait le manteau épais contre le manteau léger, en hiver le manteau léger contre l'épais et les choses en restaient là, d'abord venait le printemps, puis

l'hiver, dans l'intervalle il se contentait de changer de veste, deux sombres et une claire en alternance. Il ne portait pas de gilet en tricot. Le dimanche, il faisait la grasse matinée, c'était son unique jour de congé, il dormait souvent jusqu'à midi, il savourait le silence en songeant à sa prochaine journée de travail, il écoutait la radio, de la musique classique, le Südwestfunk et Radio Beromünster, de préférence des arias et des lieder, il appréciait moins les chœurs mais il ne coupait jamais, il écoutait tout jusqu'au bout. Il n'était jamais allé à l'opéra alors que son salaire lui aurait permis de s'offrir un billet de temps à autre. Au restaurant, il avait vu passer des cantatrices et des chanteurs lyriques, il avait retenu leur nom, mais c'étaient des clients qui ne restaient pas longtemps car ils ne supportaient pas les volutes de tabac, ils ne fumaient pas, ne buvaient que de l'eau minérale et parlaient peu.

Il se contentait donc du *Postillon de Longjumeau*, *ah qu'il était beau!* à la radio, il était content, il faisait chaud au lit, il était seul mais il ne ressentait pas la solitude. Sauf parfois. Alors des pensées destructrices traversaient son esprit. Elles disparaissaient comme elles étaient venues. Il ne s'accrochait pas à elles et elles ne le poursuivaient pas. Il partait rarement en vacances, la plupart du temps à la montagne. Il avait aussi visité le Pays de Loire, Venise et Biarritz. Les plus belles chambres du petit hôtel avaient malheureusement été prises et il n'avait pu avoir la vue sur la mer, mais il avait pu l'entendre jour et nuit.

Le samedi, il lui arrivait de faire une virée au sortir du travail, au risque cependant de boire trop. Il tenait à ne jamais se ridiculiser, ce qui n'était pas facile à son âge. Quand il avait bu, il se sentait moins ridicule, et plus jeune. Une fois qu'il avait commencé à boire, il ne parvenait plus à s'arrêter. Il n'y pouvait rien. Il lui arrivait souvent de rêver que des écoliers lui réclamaient une carte d'identité qu'il ne possédait pas ou n'avait pas sur lui, et lorsqu'ils se rendaient compte qu'il ne pouvait obtempérer, ils se mettaient en colère et personne ne les retenait. Il était incapable de se défendre. Il était soulagé de se réveiller.

Il n'allait boire que dans deux bars. Il y rencontrait rarement des clients du restaurant. Si cependant cela arrivait, ils se saluaient, mais ils évitaient de se parler. Quand il les revoyait ensuite au restaurant, il faisait semblant de ne pas les reconnaître, mais leurs regards en disaient plus long. Il arrivait qu'il fumât, dans un de ces bars qui ne fermaient qu'à trois heures du matin, deux ou trois cigarettes, et qu'il s'entretînt avec des inconnus ou de vagues connaissances, parfois personne ne l'abordait, puis il rentrait seul chez lui. Dehors, le matin froid l'enserrait dans une étreinte intime, un crépuscule humide et bienfaisant qui lui rappelait Paris, même si l'odeur en était bien différente. Il longeait lentement le lac puis la rivière, et peu à peu l'humidité traversait ses habits jusqu'à sa peau. Cela aussi, il l'aimait, il était libre, il n'avait pas d'engagements en

dehors de sa profession. Il ne s'arrêtait jamais, il continuait toujours. Il essayait de ne penser à rien. Et il rêvait.

Il avait le temps, il attendait. Il laissa passer deux jours puis finalement décida qu'il ouvrirait la lettre dans la nuit du samedi au dimanche. Tandis qu'il servait ses clients, il laissait libre cours à son imagination. Il pensait à la lettre. En ne l'ouvrant pas, il arrêtait le temps. Il ne la lut ni le vendredi ni le samedi. Le temps qu'il avait arrêté et que recelait l'enveloppe brûlait sa poitrine à travers sa chemise amidonnée, il la garda sur lui deux jours durant, la nuit il la posait à côté de son lit et s'endormait en la contemplant. C'était un plaisir excitant. Il arrêtait le temps en n'ouvrant pas la lettre, pas encore, il attendait, il tentait d'imaginer ce qu'elle contenait.

Il pouvait les compter sur les doigts des deux mains les lettres qu'il avait reçues au cours des dix dernières années ; les clients n'écrivaient pas, les collègues s'adressaient à tous collectivement, quant aux amis, il n'en avait pas. Le courrier qu'il recevait consistait en factures ou en prospectus, à Noël le catalogue multicolore de Franz Carl Weber, les aquarelles d'artistes handicapés, certaines maladroites, d'autres dessinées avec les pieds ou peintes avec la bouche avec une virtuosité étonnante, de temps à autre une carte de Paris, de sa cousine.

Il ne cessait de repousser la lecture de la lettre, jusqu'à ce qu'il crût en deviner le contenu, alors

même qu'il en était incapable. Cette lettre non ouverte venue d'Amérique, cette étrange excitation dans sa vie si pauvre en excitations quelles qu'elles fussent, occupa presque toutes ses pensées, du vendredi matin au dimanche à l'aube, tous ses sentiments convergeaient vers cette enveloppe et ce qu'elle contenait, tout ce qu'il faisait, il le faisait mécaniquement, il ne pensait qu'à la feuille de papier dans l'enveloppe, aux mots depuis longtemps écrits mais pas encore lus, ces mots écrits par la même main que celle qui avait inscrit son adresse en lettres capitales, d'une écriture inconnue, car le Jacob qu'il connaissait ne lui avait jamais écrit. Au Grand Hôtel, cela n'avait pas été nécessaire, et par la suite, il ne l'avait pas jugé nécessaire. Ils partageaient la même chambre, le torrent du Giessbach avait couvert tous les bruits, il l'entendait encore, après toutes ces années.

On appela "monsieur Ernest", Ernest accourut à la table et apporta l'addition. Il encaissa l'argent et le pourboire. Il recula le siège de la dame, fit un pas de côté et l'aida à mettre son manteau, puis il aida son compagnon.

S'il arrivait qu'une ébauche de sourire éclairât soudain son visage, les autres ne le remarquaient certainement pas. Les clients ne s'intéressaient qu'à eux-mêmes et il était bon qu'il en fût ainsi, ils n'avaient pas à tenir compte de ceux dont le devoir était de veiller à leur bien-être. Que ses pensées s'échappent sans cesse, parce qu'elles revenaient à la

lettre de Jacob, c'était son secret, il ne pouvait ni ne voulait le partager avec personne. La lettre était une main qui le tenait, ni lourde ni légère. Deux jours d'attente, deux jours de répit, ce n'était pas du temps de perdu, ni le signe de son hésitation, c'était au contraire l'expression d'une joyeuse attente. Il ne craignait rien, pas encore, une vague appréhension ne l'assaillit qu'au moment d'ouvrir la lettre. L'incertitude quant à son contenu nourrissait encore son imagination comme la perspective d'un morceau de viande, celle de l'affamé.

Deux jours, c'en était assez, il ne tiendrait pas davantage, il acceptait le morceau, il fallait qu'il l'avale.

Dans la nuit du samedi au dimanche, il ne perdit pas son temps à aller dans des bars. Il voyait mal dans l'obscurité, mais il ne portait pas de lunettes. Il était un peu essoufflé. Jacob avait quelque chose à lui dire et maintenant il voulait savoir de quoi il s'agissait. Tout en marchant, il s'interrogeait : Qu'écrit-il, à qui écrit-il, m'écrit-il à moi ou reste-t-il dans le vague, écrit-il depuis son Nouveau Monde à notre Ancien Monde afin de lui offrir quelque chose qu'il ne possède pas, me reconnaitrais-tu dans la rue maintenant que notre jeunesse est passée depuis longtemps et qu'elle a, au fond, perdu tout intérêt, et moi te reconnaitrais-je, probablement pas, nous nous croiserions sans nous reconnaître, deux messieurs qui ne se sont jamais vus

auparavant. Il fut submergé par le souvenir d'un jeune homme. Le bonheur est facilement acquis et vite perdu.

À une heure moins le quart, il était chez lui. Il ouvrit la porte de l'appartement, puis une bouteille de whisky.

Ses mains tremblaient. Il se servit un deuxième verre, le remplit à ras bord et le vida en deux gorgées. Il posa la bouteille derrière lui sur une étagère du buffet. Il s'asseyait souvent dans cette petite cuisine où il n'y avait rien qui pût le distraire. Il ne possédait pas de téléviseur, quand, sinon le dimanche, aurait-il pu faire usage d'un achat aussi coûteux? (Il avait cinq cents francs suisses sur son livret d'épargne, cela ne suffisait pas pour un poste de télévision.)

L'impatience et la curiosité, c'était une chose, mais pour avoir le courage de les satisfaire, il fallait de la témérité. L'alcool lui en avait donné, comme s'il s'agissait de faire face à un étranger, un directeur ou un visiteur importun qui continuait à sonner à sa porte alors qu'il ne lui ouvrait pas. Il fallait qu'il lui ouvre, il ne pouvait faire autrement. Oui, à présent, il avait peur.

Maintenant que le moment était venu de lire la lettre, il se demanda s'il ne valait pas mieux la détruire, la jeter sans l'avoir lue, dans l'état où elle était, comme une enveloppe vide. Une lettre de Jacob, cela ne présageait rien de bon, après toutes ces années durant lesquelles il ne l'avait pas oublié.